

« *Aussitôt l'esprit le pousse au désert.* »
(Marc 1, 12)

Les trois déserts



Dans le magnifique récit consacré à la naissance de Jésus, *Au nom de la mère* (Gallimard, 2006), que Philippe Vauchel met en scène et interprète avec intensité, Erri De Luca, tout à la fin du livre, imagine que, pendant quelques heures, Marie décide de rester seule avec son fils.

L'âne et le bœuf ont cependant le droit d'entendre ce qu'elle va dire à son tout petit: «*Habitue-toi au désert, mon fils. Habitue-toi au désert, qui n'est à personne (...) et apprend la distance qui protège des hommes. Le désert n'est pas un exil, il est ton lieu de naissance. Cette nuit, c'est le moment de t'habituer au désert qui est ton père*».

UN ANGE SUR UN DROMADAIRE

Je ne sais pas si, trente ans après, Jésus s'est habitué au désert... Dans le récit de Marc, en tout cas, on pourrait croire que oui puisqu'il vit en si bonne entente avec les bêtes sauvages! Et là où Matthieu et Luc nous racontent le combat de la tentation, en prenant bien le temps de nous décrire le drame en trois tableaux, Marc, serein et laconique expédie l'histoire en deux versets. Même l'Esprit est pressé, qui le pousse au désert. Chouraqui, pour souligner la force et la soudaineté de

cette inspiration, n'hésite pas à traduire qu'il l'y *jette*. Et le revoilà donc au lieu de sa naissance. Pour un affrontement. Un affrontement avec sa propre histoire. Et qui sait? Avec son propre Dieu.

Elle l'avait prévenu Marie: «*Habitue-toi au désert qui est ton père*»...

Et nous, sommes-nous habitués à notre désert? Le poète suisse, Georges Haldas, pense qu'il y a trois déserts: le désert géographique, le désert social et le désert intime que l'on peut aussi appeler le désert intérieur.

Le désert géographique, nous le savons bien, nous émeut souvent, nous fascine, mais nous dénuide aussi et nous renvoie à notre propre manque. Ainsi, j'ai souvenir d'avoir traversé le désert de Juda qui n'en finit pas d'onduler jusqu'aux monts de Moab, sans croiser personne. Je n'étais pas très rassuré. Allais-je rencontrer des bêtes sauvages? Et quand, par miracle, un ange m'est apparu sur un dromadaire... j'ai respiré en me disant que, peut-être, il allait me guider...

LE POÈME QUI EST EN NOUS

Le désert social, nous y sommes. C'est maintenant, dans nos rues, dans nos villes. Pour une partie de nos compa-

triotés, les bêtes sauvages ne sont pas un mirage. Et dans ce désert-là, des anges vont-ils se présenter pour nous encourager à devenir «plus homme», «*mas hombre*» comme dit le poète espagnol Antonio Machado?

Je pense à une femme qui nous encourage à devenir «plus homme»: Elena Lasida. Cette Uruguayenne qui enseigne l'économie solidaire à Paris invite à traverser la crise en recréant du lien, pour retrouver, dit-elle, *Le goût de l'autre* (Albin Michel, 2011). Pas de grande révolution dans son propos mais le souhait que chacun, où il se trouve, provoque un petit éboulement.

Et puis, bien entendu, le désert intime. Personne n'y échappe. Il arrive qu'on y croise des bêtes sauvages. Désert de la relation, de la maladie, de la mort. Désert aussi de la dépression, du désespoir, de la foi... Mais dans ce désert si aride parfois, il arrive que des anges nous servent et réveillent le poème qui est en nous. Car tous, nous sommes habités par un poème, par une parole unique, par un souffle. Y compris par un souffle amoureux. Un souffle qui nous dit que les temps s'accomplissent et que le règne de Dieu est tout proche.